

Bernard VALLAGEAS
Groupe d'Etude sur le Keynésianisme et la Mondialisation (Collège d'Etudes Internationales)
Faculté Jean Monnet
Université Paris-Sud
54 boul. Desgranges
92331 Sceaux Cedex
bernard.vallageas@jm.u-psud.fr

POUR UNE SYNTHÈSE KEYNESO-CLASSIQUE
ET UNE THÉORIE DE LA « DETRANSFORMATION »

Forum 2003 de la Régulation
Paris ENS boul. Jourdan
9 et 10 octobre 2003

Pour les économistes classiques la production vient du travail. Ceci traduit le fait que le capital, c'est-à-dire tous les biens qui concourent à la production sont eux-mêmes des produits du travail (le travail indirect) et que les matières premières ne peuvent être mises en oeuvre que par le travail. On dit que les biens incorporent du travail, et on donne le nom de valeur à la quantité de travail incorporé. Il est alors logique qu'il y ait un certain rapport entre les prix effectifs utilisés pour l'échange des marchandises et leurs valeurs. Ceci peut être appelé le principe de la valeur.

Mais ce n'est qu'un principe, car les prix peuvent différer des valeurs. Certes la concurrence entre les entreprises fait que les prix tendent vers les valeurs, mais la concurrence est loin d'être absolue.

De plus Ricardo, puis Marx, ont montré, qu'en raison du travail indirect, les prix ne pouvaient être égaux aux valeurs. Pour Marx la concurrence conduirait les entrepreneurs à rechercher un taux unique de profit, ce qui se ferait par la transformation des plus-values en profits et des valeurs en prix. Mais là encore la concurrence n'est pas absolue. En outre apparaît un nouveau problème : les entrepreneurs ne connaissent pas les valeurs, car celles-ci ne peuvent être que le résultat d'un calcul macroéconomique hors de leur portée. Ce problème n'est pas rédhibitoire : la concurrence peut se réaliser par un simple arbitrage entre les taux de profit et ne requiert pas la connaissance des valeurs. Si elle se développe, ce n'est donc pas par une transformation des valeurs en prix.

Cependant la concurrence n'étant pas absolue, les taux de profit peuvent varier d'une branche à une autre. On ne peut donc déterminer les prix à partir d'un taux de profit donné. Ce sont en général les entrepreneurs qui fixent les prix par différentes méthodes dont l'étude relève de la gestion. Les économistes, sauf à étudier ces méthodes, ce qui n'est pas l'objet du présent papier, peuvent, comme tout un chacun, constater les prix sur les marchés et les considérer comme une donnée. Toutefois, puisque la production vient du travail, le calcul des valeurs présente un intérêt : elle permet de comparer les produits avec ce qu'ils ont en commun, le travail humain.

Il est aussi possible de concevoir d'autres systèmes de valeur que la valeur-travail. Certains ont envisagé la valeur-énergie, tout provient en effet de l'énergie, et on pourra certainement trouver un lien, toujours souple, entre les prix et la valeur-énergie, cette souplesse provenant des mêmes causes que pour la

valeur-travail. J'ai pour ma part conçu un autre type de valeur, de conception keynésienne¹, la valeur-revenu, le revenu étant la monnaie distribuée par les entreprises à l'occasion de la production des marchandises. Là encore il y a un lien souple entre valeur et revenu mais il s'ajoute une contrainte macro-économique : les dépenses et l'épargne des ménages sont égales aux revenus monétaires qui leur sont distribués par les entreprises.

Nous allons présenter une méthode de calcul des valeurs à partir d'un T.E.S. Cette méthode est indépendante du type de valeur utilisée, et nous l'avons effectivement utilisée pour calculer les valeurs-revenu de l'économie française pour l'année 1991.

Nous présenterons ensuite les particularités de la valeur-revenu et nous montrerons comment elle peut expliquer la formation des profits par la circulation des flux monétaires.

1. Les entrepreneurs ne connaissent pas les valeurs, mais celles-ci peuvent être calculées globalement et simultanément pour chacune des branches de l'économie ²

A cause du travail indirect, le calcul de la valeur d'un produit ne peut pas être effectué par le seul entrepreneur qui le fabrique : ce calcul nécessite la connaissance, qui devrait être celle d'un économiste, de tous les processus de production. Mais il n'est pas possible d'appréhender la totalité de tous les processus de production de toutes les entreprises. Un économiste peut par contre utiliser les Tableaux-Entrées-Sorties (T.E.S.), de la comptabilité nationale qui présentent un certain degré d'agrégation. Dans ces tableaux les unités de production sont regroupées en branches censées fabriquer un produit unique selon une technologie unique. En fait chaque branche est représentée par une technologie moyenne. Il est donc possible de calculer la valeur de son produit moyen et ainsi de construire des T.E.S. que l'on pourra comparer avec les T.E.S. en prix publiés par la comptabilité nationale

Nous allons d'abord présenter la méthode, puis nous verrons ensuite son interprétation.

a) Méthode de construction des T.E.S. en valeurs³

Considérons l'exemple simple représenté par le tableau ci-dessous, dans lequel les p sont les prix de chacun des produits, les c , les X et les σ étant des quantités réelles.

¹ keynésienne au sens du Traité sur la Monnaie, les profits étant exclus du revenu national. Pour Keynes ces profits exclus sont les profits accidentels, dans mon interprétation il s'agit des profits non distribués, qui, par construction, ne sont pas un flux monétaire.

² Nous présentons dans *La transformation des valeurs en prix dans le Treatise on Money et la formation des prix* la méthode de calcul pour une économie de n branches et n produits et les résultats que nous avons obtenus pour l'économie française de 1991. La méthode est strictement la même, seule la présentation diffère, car le nombre d'équations et d'inconnues algébriques conduit à utiliser des notations matricielles.

³ La méthode de calcul des valeurs n'est pas en elle-même nouvelle. On en trouve, par exemple, un exposé dans Abraham-Frois, *Dynamique économique*, 8^{me} édition, Paris 1995, pages 389-392

		emplois intermédiaires		emplois finals	Σ
		fer	blé		
produits	fer	p_1c_{11}	p_1c_{12}	p_1X_1	$p_1\sigma_1$
	blé	p_2c_{21}	p_2c_{22}	p_2X_2	$p_2\sigma_2$
PIB		va_1	va_2		
Σ		$p_1\sigma_1$	$p_2\sigma_2$		

T.E.S. 1 en prix

On sait que le total des produits en ligne correspond à de la production de chaque branche ($p_1\sigma_1$ ou $p_2\sigma_2$) et que par différence entre la production d'une branche et ses consommations intermédiaires on obtient la valeur ajoutée de la branche (va_1 ou va_2).

Il en résulte que le total des valeurs ajoutées, ou P.I.B., est égal au total des emplois finals soit :

$$va_1 + va_2 = p_1X_1 + p_2X_2$$

On peut utiliser la structure d'un tel T.E.S. en prix pour construire un T.E.S. en valeur en remplaçant les prix constatés (p) par les valeurs calculées (v) qui deviennent des inconnues. On remplace les valeurs ajoutées va_1 et va_2 par le nombre d'unités U_1 et U_2 utilisées par chaque branche⁴ selon le tableau :

		emplois intermédiaires		emplois finals	Σ
		fer	blé		
produits	fer	v_1c_{11}	v_1c_{12}	v_1X_1	$v_1\sigma_1$
	blé	v_2c_{21}	v_2c_{22}	v_2X_2	$v_2\sigma_2$
U		U_1	U_2		
Σ		$v_1\sigma_1$	$v_2\sigma_2$		

T.E.S. 2 en valeur

Pour déterminer v_1 et v_2 , il suffit de résoudre le système d'équations linéaires formé par les deux équations des comptes de branche :

$$v_1c_{11} + v_2c_{21} + U_1 = v_1\sigma_1$$

$$v_1c_{12} + v_2c_{22} + U_2 = v_2\sigma_2$$

b) Les interprétations des tableaux et les méthodes pour prélever le profit

⁴ Ces unités sont des heures de travail simple et abstrait dans le cas de la valeur-travail, des unités monétaires distribuées dans le cas de la monnaie-revenu, ou toute autre unité de mesure concevable (par exemple le joule si on adopte la valeur-énergie), l'essentiel étant que cette unité soit homogène à l'intérieur de chaque branche et d'une branche à une autre.

Ce T.E.S. en valeur, peut, par exemple, être interprété de la façon suivante : il entre dans le système de production des heures de travail supposées homogènes (des heures de travail « simples et abstraites »), qui sont transformées en biens finals, par définition hétérogènes, mais qui ont en commun d'être du travail homogène incorporé⁵. Il est donc légitime de leur donner une mesure commune en travail incorporé, appelée valeur, et comme le travail est la seule source de production, il est légitime d'avoir $U_1 + U_2 = v_1X_1 + v_2X_2$.

On pourrait dire également qu'il entre dans le système des matières premières et du travail incorporant une certaine énergie, qui sont transformés en biens finals incorporant la même énergie.

On peut dire également qu'il entre dans le système des facteurs de production qui donnent lieu à distribution de revenus monétaires (salaires directs et indirects, dividendes et intérêts) et que ces revenus sont la mesure des biens finals produits.

Cette mesure en valeur ne concerne que la production et ne présume en rien la manière dont les biens finals seront répartis, autrement dit quelle sera la part qui sera prélevée par l'entreprise aux dépens de ses partenaires (salariés pour la théorie de la valeur-travail, titulaires de revenus monétaires pour la théorie de la valeur-revenu), ou même la part qui sera prélevée par un entrepreneur aux dépens d'un autre entrepreneur.

Marx, qui raisonne à partir de la valeur-travail, envisage deux manières d'effectuer ce prélèvement :

1° celle envisagée dans le Livre I du Capital : les ouvriers reçoivent un salaire inférieur à la valeur produite, les capitalistes s'attribuant la plus-value (sous forme réelle ou forme monétaire), les prix restant égaux aux valeurs. Par exemple une entreprise a produit 100 unités de biens de valeur unitaire 1. Le capitaliste ne distribue que 80 de salaire et vend 80 unités de bien pour le prix unitaire de 1 égal à la valeur : le capitaliste a prélevé la plus-value de 20 tout en conservant des prix conformes aux valeurs ;

2° celle envisagée dans le Livre III pour un prélèvement sur les autres entrepreneurs, mais qui pourrait être utilisée pour un prélèvement sur les ménages : le capitaliste vend un bien à un autre capitaliste ou à un ouvrier de sa branche, ou d'une autre branche, à un prix supérieur à sa valeur. Dans ces trois cas le capitaliste réussit à faire un profit, tout en payant un salaire conforme à la valeur produite.

Le profit obtenu par la deuxième méthode apparaît dans la différence des valeurs et des prix, et donc dans la comparaison des T.E.S. en prix et en valeur (alors que dans la 1^{re} méthode ces T.E.S. sont confondus). Ceci peut laisser croire que le capitaliste transforme la valeur en prix. Mais il n'en est rien, car il ne connaît pas la valeur du bien vendu et a encore moins connaissance du T.E.S. en valeur : il distribue du fer mais le fer qu'il produit contient la valeur indirecte du blé utilisée qu'il ne connaît pas.

Ces deux méthodes peuvent en principe être appliquées à toute conception de la valeur. On peut dire par exemple qu'un apporteur de 100 unités d'énergie ne reçoit qu'une rémunération de 100 (1^{re} méthode) ou qu'un bien ayant coûté 100 est vendu au prix 120 (2^{me} méthode).

Par contre la première méthode n'est pas applicable au concept de valeur-revenu, puisque par définition la rémunération reçue par l'apporteur de facteur est la valeur selon le principe keynésien de l'égalité

⁵ Parce que la comptabilité est arrêtée le 31 décembre, les emplois finals comprennent de l'investissement en stocks ou en capital fixe. Cet investissement sera ultérieurement consommé ou amorti.

du revenu et de la production : aucun écart n'est donc possible entre valeur et rémunération ; quant à la seconde méthode elle présente de nombreuses particularités quant à son application au concept de valeur-revenu.

2. Les particularités de la valeur-revenu et la formation des profits par la circulation des flux monétaires

Les particularités de la valeur-revenu sont essentiellement dues à l'égalité des flux et reflux monétaires, les flux monétaires entre les ménages et les entreprises et entre les entreprises elles-mêmes permettant la formation des profits.

a) L'égalité des flux et reflux et les particularités de la valeur-revenu

Pour montrer ces particularités, il est utile de diviser les emplois finals en consommation et investissement en posant $X_1 = C_1 + I_1$ et $X_2 = C_2 + I_2$.

D'une part le revenu monétaire payé par les entreprises, $U = U_1 + U_2$, doit leur revenir en totalité, sous forme de dépenses de consommation ou d'investissement des ménages, ou sous forme de prêts de ces derniers, pour qu'elles puissent rembourser les banques à l'origine de la création monétaire⁶. D'autre part, il ne peut leur revenir plus, puisque les autres agents ne peuvent déboursier que ce qu'ils ont reçu⁷.

La partie qui n'est pas encore revenue quand on fait les comptes, la thésaurisation, correspond à des prêts des banques non encore remboursés, si bien que l'on a toujours : $U = p_1C_1 + p_2C_2 + S_m$, S_m étant l'épargne des ménages.

Le fait qu'il ne puisse y avoir de reflux monétaire excédant le flux fait que le profit n'est pas monétaire. En fait, comme l'ont très bien compris les comptables, le profit est l'accroissement du patrimoine de l'entreprise et n'a aucune raison d'être monétaire⁸.

Ceci est parfaitement logique, comme les entreprises distribuent un revenu monétaire qui est supposé⁹ leur revenir en totalité en fin d'année, et que cette monnaie reflue en banque, finalement il ne reste plus de monnaie et le profit comptabilisé en fin d'année par les entreprises ne peut correspondre qu'à des biens d'investissement, autrement dit à de l'autofinancement. La monnaie n'aura joué qu'un rôle transitoire, perpétuellement détruite et recrée alors que les biens d'investissement perdurent.

En particulier ces flux monétaires auront permis la constitution de gains monétaires qui en étant dépensés auront laissé place au profit.

⁶ On peut montrer qu'en tout état de cause, c'est-à-dire lorsque les emprunts en création monétaire n'ont pas été souscrits par les entreprises, mais par des ménages ou des administrations, la monnaie doit refluer dans les entreprises (cf. mon cours d'Analyse financière et théorie économique de maîtrise).

⁷ Même dans le cas où ils auraient eux-mêmes emprunté, puisqu'ils doivent rembourser leurs propres emprunts.

⁸ Pour des développements sur cette question cf. mon cours d'Analyse financière et théorie économique de maîtrise.

⁹ « supposé » signifiant que pour la partie qui n'est pas encore revenue, on l'a fait revenir virtuellement par le concept d'épargne des ménages.

b) La formation du profit par les flux monétaires

Le profit comptabilisé en fin d'année ne pouvant être un gain monétaire, il nous faut néanmoins expliquer le rôle de la monnaie dans sa formation pendant l'année. Alors que le patrimoine de l'entreprise, et donc son accroissement, se lisent au bilan, les flux monétaires apparaissent au compte de résultat, mais ils sont corrigés pour donner le même profit que le bilan¹⁰.

Le gain monétaire est d'abord capté sur les ménages, destinataires par définition de la totalité des revenus monétaires, et qui, pour obtenir des biens de consommation de valeur $v_1C_1 + v_2C_2$, doivent déboursier $p_1C_1 + p_2C_2$; ce gain monétaire revient par construction aux entreprises qui sont en contact avec les ménages, c'est-à-dire à celles qui vendent des biens de consommation. Sur notre exemple une partie du fer et une partie du blé sont vendues aux ménages. Ainsi la branche du fer vend p_1C_1 aux ménages et réalise le gain monétaire $p_1C_1 - v_1C_1$, la branche du blé réalisant le gain $p_2C_2 - v_2C_2$.

On voit ensuite comment ce gain est retransmis entre les branches par les achats de biens d'investissement fixe et circulant que les entreprises se font entre elles¹¹ en calculant le profit de chaque branche par la méthode du compte de résultat, c'est-à-dire en faisant la différence entre les ventes (en prix) et les charges (en prix) et en excluant les dépenses d'investissement. Il vient pour la branche du fer¹² :

$$\Pi_1 = p_1\sigma_1 - U_1 - p_1c_{11} - p_2c_{21}$$

Logiquement, s'agissant d'un calcul en prix, tous les éléments viennent du T.E.S. en prix, à l'exception toutefois des revenus monétaires que l'on trouve dans le T.E.S. en valeur.

Si nous remplaçons U_1 par sa valeur donnée par le T.E.S. 2 en valeur, il vient :

$$\Pi_1 = (p_1\sigma_1 - (v_1\sigma_1 - v_1c_{11} - v_2c_{21})) - p_1c_{11} - p_2c_{21}$$

Ce qui peut s'écrire :

$$\Pi_1 = (p_1\sigma_1 - v_1\sigma_1) + (v_1c_{11} - p_1c_{11}) + (v_2c_{21} - p_2c_{21})$$

Si on remplace $p_1\sigma_1$ et $v_1\sigma_1$ par leurs valeurs respectives (comme total en ligne dans les T.E.S. 1 et 2), on obtient :

$$\Pi_1 = (p_1c_{11} - v_1c_{11}) + (p_1c_{12} - v_1c_{12}) + (p_1 - v_1)X_1 + (v_1c_{11} - p_1c_{11}) + (v_2c_{21} - p_2c_{21})$$

$$\text{soit } \Pi_1 = (p_1 - v_1) X_1 + (p_1 - v_1) c_{12} - (p_2 - v_2) c_{21}$$

$$\text{ou } \Pi_1 = (p_1 - v_1) C_1 + (p_1 - v_1) I_1 + (p_1 - v_1) c_{12} - (p_2 - v_2) c_{21}$$

¹⁰ cf. mon cours d'Analyse financière et théorie économique de maîtrise.

¹¹ y compris, ce qui n'est pas le cas sur notre exemple, vers les entreprises qui ne fabriquent que des biens d'investissement et ne sont donc pas au contact des ménages.

¹² Comme nous comptons dans les dépenses la totalité des revenus monétaires payés, donc y compris les dividendes, nous calculons en fait le profit non distribué ou autofinancement, ainsi que le fait la comptabilité nationale sous le nom d'épargne brute.

On aurait de la même façon pour la branche blé :

$$\Pi_2 = (p_2 - v_2) C_2 + (p_2 - v_2) I_2 + (p_2 - v_2) c_{21} - (p_1 - v_1) c_{12}$$

On observe que le profit global est :

$$\Pi = \Pi_1 + \Pi_2 = (p_1 - v_1) C_1 + (p_2 - v_2) C_2 + (p_1 - v_1) I_1 + (p_2 - v_2) I_2$$

Les profits Π_1 et Π_2 se décomposent chacun en quatre termes. Par exemple, pour la branche du fer, nous avons :

1° ce qui est gagné dans la vente des biens de consommation : $(p_1 - v_1) C_1$;

2° ce qui est gagné dans la vente de biens de capital fixe (ou dans l'augmentation des stocks constatée en fin d'année) : $(p_1 - v_1) I_1$;

3° ce qui est gagné dans la vente de biens de capital circulant : $(p_1 - v_1) c_{12}$;

4° ce qui est perdu dans l'achat de biens de capital circulant : $(p_1 - v_1) c_{12}$.

Lorsque l'on additionne les profits des deux branches, les deux derniers termes disparaissent par compensation (ce qui est gagné par l'un est perdu par l'autre).

Le premier terme correspond à ce qui est gagné directement par la branche grâce à son contact avec les ménages. Les 3^{me} et le 4^{me} termes correspondent à la redistribution par les achats de consommation intermédiaire de ce qui a été gagné à l'issue du 1^{er} terme. Il s'agit d'une véritable redistribution entre les firmes sans création de profit nouveau.

Par contre le 2^{me} terme, gain par la vente de capital fixe ou par l'augmentation des stocks constatés en fin d'année, crée un profit nouveau, qui donc ne trouve pas son origine dans la monnaie qui avait été captée par les entreprises en contact avec les ménages.

D'où vient ce profit ? Il vient du mode de comptabilisation de l'investissement : lorsqu'une entreprise vend un bien de capital fixe à une autre, elle enregistre un écart (différence entre le prix et la valeur) qui correspond au 2^{me} terme, alors que l'entreprise acheteuse n'enregistre aucune perte, le bien d'investissement étant comptabilisé au prix d'acquisition (et non à la valeur).

Il en va de même pour les biens de capital circulant qui sont portés à l'inventaire de fin d'année. Alors que l'entreprise acheteuse d'un tel bien avait comptabilisé une perte en portant son achat dans le compte de résultat (ce qui correspond au 4^{me} terme), elle comptabilise la variation de stocks en fin d'année selon le prix d'acquisition, ce qui a pour effet d'annuler la perte comptabilisée lors de l'achat.

En définitive on retrouve au bilan de toute entreprise ses biens de capital, tant fixe que circulant, évalués en prix, et non en valeur, si bien que l'accroissement de son patrimoine, c'est-à-dire son bénéfice, est évalué en prix.

Cette comptabilisation en prix se retrouve également dans la comptabilité nationale ; elle correspond à l'enseignement de la Théorie générale, pour laquelle tout le profit est inclus dans le revenu national, ce qui revient à exclure la notion de valeur, et donc les T.E.S. en valeur.

Mais de la même façon que le profit des entreprises est un prélèvement sur le revenu des ménages, que le profit d'une entreprise acheteuse d'un bien de capital circulant est un prélèvement sur le gain de

l'entreprise vendeuse et que nous avons mesuré ces prélèvements en valeur, il faut considérer que l'entreprise vendeuse d'un bien d'investissement opère un prélèvement, toujours mesuré en valeur, sur le profit de l'entreprise acheteuse. Ceci revient à ajouter dans le calcul du profit un terme donnant la perte de valeur subie par cette dernière.

Pour ce faire nous avons besoin de données qui ne figurent pas dans le T.E.S. On ne trouve dans le T.E.S. que le total de l'investissement produit par chaque branche (I_1 ou I_2) sans sa répartition entre les entreprises acheteuses, cette répartition est donnée par la matrice suivante, dite « tableau de répartition de la F.C.B.F. entre les branches » (qu'en France il est possible d'acquérir auprès de l'I.N.S.E.E.) :

		branches		totaux
		fer	blé	
produits	fer	$p_1 i_{11}$	$p_1 i_{12}$	$p_1 I_1$
	blé	$p_2 i_{21}$	$p_2 i_{22}$	$p_2 I_2$

Cette matrice est en prix, mais il est bien sûr possible de construire une matrice en valeur en remplaçant les p par les v déjà calculés.

La perte de valeur de la branche fer lorsqu'elle acquiert du capital fixe¹³, est alors : $(p_1 - v_1)i_{11} + (p_2 - v_2)i_{21}$.

Il faut également supprimer la réévaluation des stocks opérée en fin d'année. Ce sont ces opérations que nous avons effectuées dans notre travail sur l'économie française de 1991.

Le profit, mesuré en valeur, de la branche du fer, devient alors :

$$\Pi^v_1 = (p_1 - v_1) C_1 + (p_1 - v_1) i_{12} - (p_2 - v_2)i_{21} + (p_1 - v_1) c_{12} - (p_2 - v_2) c_{21}$$

De la même façon on peut montrer que l'on a pour la branche du blé :

$$\Pi^v_2 = (p_2 - v_2) C_2 + (p_2 - v_2) i_{21} - (p_1 - v_1)i_{12} + (p_2 - v_2) c_{21} - (p_1 - v_1) c_{12}$$

On vérifie que le profit global en valeur est $\Pi^v = (p_1 - v_1) C_1 + (p_2 - v_2) C_2$, donc qu'il correspond aux prélèvements opérés par les deux branches aux dépens des ménages lors de la vente des biens de consommation.

Dans le tableau ci-dessous, nous donnons une représentation graphique de l'économie, opération par opération. Dans la 1^{re} colonne nous représentons la circulation de la valeur et dans la seconde celle de la monnaie. La valeur est ce qui est donné en échange de la monnaie : travail pour la 1^{re} opération, biens évalués en revenus distribués pour les opérations ultérieures. A l'exception de la première opération, pour laquelle les chiffres de la 1^{re} et 2^{me} colonnes sont identiques, les chiffres de la 1^{re} colonne proviennent du T.E.S. en revenu et ceux de la seconde du T.E.S. en prix. Dans la 3^{me} colonne nous donnons pour chaque agent les transferts de valeur reçus (positifs) et les transferts de valeurs transmis (négatifs). Pour un agent le transfert est égal algébriquement à la monnaie reçue moins la valeur transmise (c'est-à-dire à la 1^{re} co-

¹³ Si tant est que le fer et le blé puissent se présenter sous la forme de capital fixe !

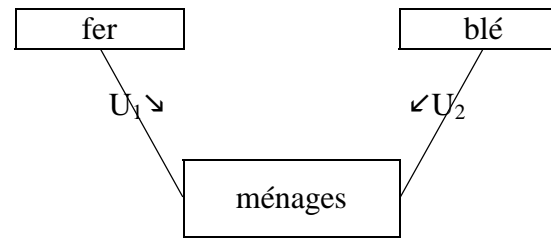
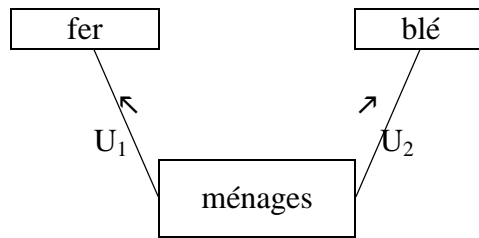
lonne moins la seconde), ce qui correspond à partir de la 2^{me} opération, à une matrice obtenue par différence entre les deux T.E.S. On peut vérifier que pour chaque opération la somme algébrique des transferts est nulle (donc que les transferts reçus sont égaux aux transferts transmis). On peut vérifier, que lorsqu'on additionne en colonne tous les profits gagnés par chaque branche, on obtient Π_1^v ou Π_2^v .

valeur

monnaie

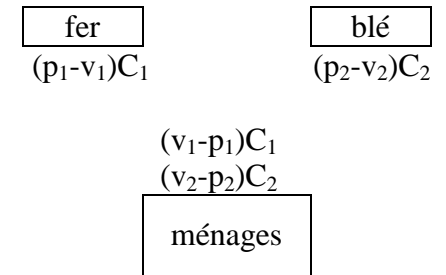
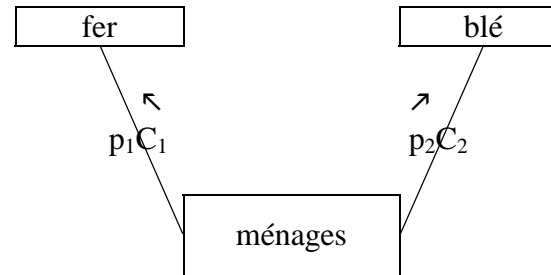
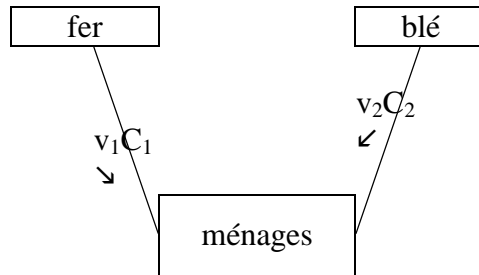
profit = monnaie - valeur

1^{re} opération : production et distribution du revenu

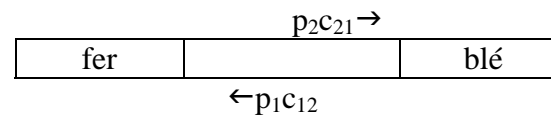
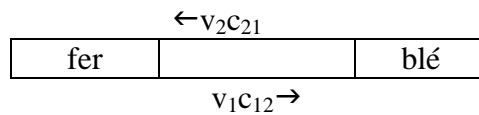


néant

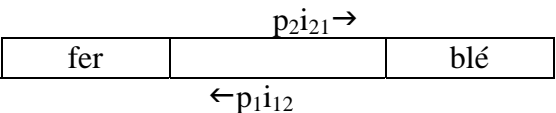
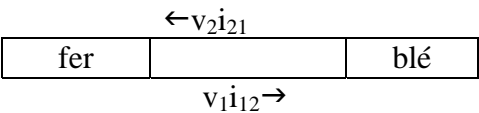
2^{me} opération : consommation du revenu



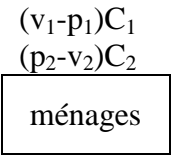
3^{me} opération : transfert du profit entre les firmes par acquisition de capital circulant



4me opération : transfert du profit entre les firmes par acquisition de capital fixe



Profit global



3. CONCLUSION

S'il est possible de trouver une mesure homogène pour les biens économiques, on peut qualifier cette mesure de valeur. On peut alors montrer, qu'à la différence des prix, les valeurs ne sont pas connues des agents économiques, et qu'ils ne peuvent même pas les calculer. Aussi l'idée marxiste que les capitalistes transforment les valeurs en prix (et corrélativement les plus-values en profits) est-elle fausse pour deux raisons : 1° ils ne connaissent pas les valeurs, et donc ils ne peuvent agir sur elles et les transformer ; 2° la transformation marxiste a pour but d'obtenir un unique taux de profit et ce taux unique n'existe pas.

Par contre une fois connus les processus productifs et les prix constatés sur les marchés (données qui sont résumées dans les T.E.S. publiés en prix), il est possible de calculer par un processus global la valeur de chaque produit. Comme le dit Joan Robinson, « *La transformation se fait des prix vers les valeurs et non en sens inverse* »¹⁴. Aussi peut-on parler de « détransformation ». Encore faut-il préciser que cette détransformation » est opérée par les économistes et non par les entrepreneurs.

Nous nous sommes attachés à une valeur particulière, la valeur-revenu. Certes cette valeur est moins intéressante conceptuellement que la valeur-travail. S'il était possible de trouver une unité de mesure homogène pour le travail, l'heure de travail simple et abstraite, elle serait certainement plus profonde que la valeur-revenu.

Mais la valeur-revenu présente des particularités extrêmement intéressantes : elle permet d'intégrer la circularité du revenu par l'égalité du flux de revenu monétaire et de son reflux. Elle permet également d'expliquer la formation du profit par transfert de valeur. Le profit est l'accroissement du patrimoine de l'entreprise pendant la période : cet accroissement se réalise tout au long de la période par la circulation des flux monétaires qui transfèrent la valeur des ménages vers les entreprises et entre les entreprises. En fin de période, la monnaie a accompli sa mission, les profits sont calculés et la monnaie peut refluer en banque. A cette occasion il apparaît qu'il faut rectifier la mesure du profit telle qu'elle est effectuée par les comptabilités nationale et d'entreprises : pour ces deux disciplines, le profit est mesuré en prix, alors qu'il devrait être mesuré en valeur. Le modèle que nous proposons permet de calculer outre les valeurs de chaque bien les profits en valeur de chaque branche. Mais le calcul ne peut être effectué que globalement pour l'ensemble de l'économie et n'est donc pas à la portée d'une entreprise isolée. Par contre les comptables des groupes d'entreprises, qui ont accès à la comptabilité de chacune des entreprises du groupe, éliminent les profits (c'est-à-dire les écarts prix-valeurs) faits à l'intérieur du groupe pour établir les comptes consolidés. C'est exactement ce que nous avons fait au niveau national. Notre méthode revient donc à consolider les comptes au niveau de la nation.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

G. ABRAHAM-FROIS, *Dynamique économique*, 8me édition, Paris, 1995

J. M. KEYNES, *A Treatise on Money*, Londres, 1930

K. MARX, *Le Capital*, Editions sociales, Paris, 1971 et 1977

J. ROBINSON, *Essai sur l'économie de Marx*, traduction française, Paris, 1977

B. VALLAGEAS, La transformation des valeurs en prix dans le *Treatise on Money* et la formation des prix in *Monnaie et taux d'intérêt dans l'économie keynésienne*, Cahiers lillois d'économie et de sociologie, n° 38, 2me trimestre 2001

¹⁴ Préface à la seconde édition de *l'Essai sur l'économie de Marx*, p. XIII

